

# la philosophie se vulgarise-t-elle ?

---

par GUY BROUILLET

professeur de philosophie  
Collège de Maisonneuve

---

Pour appuyer une réponse affirmative à la question de savoir si la philosophie peut se vulgariser, j'invoquerai les trois phénomènes suivants.

- 1) L'influence extraordinaire de certains penseurs : Sartre, chef de file et incarnateur d'une génération, Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* a inspiré une grande partie du mouvement féministe, Hubert Marcuse, prophète d'une révolte universelle mais sans lendemain, Roger Garaudy et ses salades œcuméniques, et plus près de nous aux États-Unis, un homme comme John Rawls. À côté de ces vedettes, on pourrait nommer bien sûr des étoiles filantes, Althusser, Barthes, Foucault, Derrida et combien d'autres.
- 2) La domination mondiale de la pensée de Marx et l'influence prépondérante de celle de Freud. S'agit-il du vrai Marx, du vrai Freud ? La question invite à réfléchir sur la notion et sur l'utilité des vulgarisations. Une pensée se perd-elle, se pervertit-elle en se répandant ?
- 3) Les mariages forcés, les alliances douteuses et parfois contre-nature entre des philosophies différentes ou antagonistes. On doit penser au freudo-marxisme, au pseudo-structuralisme et, plus étonnant encore, à la rencontre du christianisme et du marxisme. Le syncrétisme est aussi une forme de vulgarisation. Il accompagne en général les périodes de décadence.

En complément à ces remarques, deux observations. La première, c'est la facilité avec laquelle les philosophes ont accepté les mots d'ordre et se sont soumis aux modes, pourvu qu'elles aient un parfum de provocation et une allure avant-gardiste. L'hypercriticisme s'est en général accompagné d'une incroyable naïveté ou d'une partisanerie qui ne laissait aucune place au souci d'objectivité. En second lieu, il faut noter la rage de la pensée philosophique à nier et à abattre ce qui pourtant est sa condition et sa raison d'être : le sujet libre et pensant. Les artisans de la déconstruction et de la démythification ont presque réussi leur coup. L'humanisme n'est pas mort, mais ne se porte pas très bien. Kierkegaard a vu clair : « Là où toute cette scientificité devient néfaste et dangereuse, c'est surtout quand elle empiète sur les domaines de l'esprit. Libre à elle de traiter ainsi les plantes, les animaux, les arbres, mais traiter de même l'esprit de l'homme, c'est du blasphème qui ne fait qu'affaiblir la passion de la morale et de la religion ». On peut compléter Kierkegaard en ajoutant qu'il en est de même pour l'art, la philosophie, la littérature et nombre d'autres activités, l'esprit technicien ayant envahi tous les domaines.

La question n'est donc pas de savoir si la philosophie peut se vulgariser. Les philosophes les plus abstraits, les plus hermétiques, les plus provocants et les plus contestables finissent toujours par trouver un relais, disciples, propagandistes ou traducteurs, qui les installent sur la place publique. On devine à

# la philosophie

mes propos que toute vulgarisation n'est pas bonne à dire. J'essaierai donc de clarifier cette notion pour ensuite la mettre en relation avec l'idée même de philosophie. Il deviendra alors possible de définir les rôles respectifs du professeur et de l'étudiant en philosophie.

## 1) Qu'est-ce que vulgariser ?

Vulgariser c'est mettre à la portée d'un vaste public, c'est rendre accessibles des notions complexes et difficiles sans pourtant perdre ce qui constitue la substantifique moelle de la théorie qu'on explique. Vulgariser, c'est traduire sans trahir. La tâche est difficile, mais l'objectif est nécessaire. Descartes disait avoir écrit le *Discours de la méthode* en français afin que les femmes elles-mêmes puissent y entendre quelque chose. De ce point de vue, le journaliste qui écrit essentiellement pour être lu et compris devrait servir de modèle au philosophe. Je pense aussi que les meilleurs journalistes pourraient bien être les philosophes, si ces derniers acceptaient les contraintes de ce métier.

Distinguons ici le facile, le difficile et l'obscur. Vulgariser, c'est rendre clair et la clarté n'est pas la facilité. Les *Propos* d'Alain sont limpides. La facilité n'est qu'apparente. Ils supportent cinq ou six lectures et une longue réflexion. Platon écrit bien mieux qu'Aristote ; l'un et l'autre pourtant demandent application et parfois explications. Penser, c'est vouloir penser disait Alain. Et vouloir c'est vouloir une foule de choses que l'on ne voudrait pas spontanément. Penser est difficile.

L'erreur, c'est l'obscurité. Il n'est pas toujours simple de l'éviter, la philosophie s'attaquant aux problèmes les plus complexes, et supposant, comme d'autres branches du savoir, un langage, une méthode, des outils particuliers, ces contraintes ne justifient pourtant pas une obscurité volontaire, calculée, artificielle et, pour tout dire en un mot, snobinarde.

De même que certains poètes n'écrivent plus que pour quelques confrères, dans un style rare et contourné, de même certains philosophes s'enferment dans les fausses technicités et dans les vraies préciosités. L'hermétisme, le jargon, la complication du langage sont à coup sûr des impolitesse ; on doit aussi se demander si dans certains cas, malgré les apparences ou les réputations, ils ne sont pas des infirmités de la pensée. La tribu se contente de parler

pour la tribu, mais garde soigneusement une porte ouverte pour que quelqu'un vienne applaudir à l'essouffement et se charge de répandre la nouvelle. Le succès est alors garanti. J'ai lu quelque part ce mot de Lacan : « Si vous croyez avoir compris, vous avez sûrement tort ».

Devant certaines productions culturelles, dans quelque domaine que ce soit, on pourrait partager le public en trois catégories à part bien sûr une grande masse indifférente. Ceux qui s'aperçoivent qu'il n'y a rien à comprendre et l'avouent en toute simplicité avant de se détourner. Ceux qui ne comprennent rien mais ne veulent pas qu'on s'en aperçoive. Ceux qui ne se sont pas encore aperçus qu'il n'y a rien à comprendre.

D'autre part, il faut noter les pièges de la vulgarisation. Le principal est celui de l'altération du message, parfois par des réductions ou des simplifications abusives, souvent par partialité, au nom de ses allégeances politiques, syndicales, religieuses ou patriotiques. On se sert alors d'une pensée plutôt que de se mettre à son service. La philosophie devient du catéchisme ou de la propagande.

## 2) La vulgarisation et la philosophie

C'est un risque continu puisque tous ceux qui parlent ou qui pensent visent à influencer. L'éducation se rapproche de la propagande par ses objectifs d'information et de formation, elle en diffère par ses méthodes. Ceci est particulièrement vrai de l'éducation par la philosophie.

La philosophie, c'est d'abord un corpus doctrinal qui s'est lentement formé au cours des siècles en intégrant la réflexion des esprits les plus puissants sur les grands problèmes de l'existence. Comme telle, la philosophie est par nature enseignable et les nouvelles générations aussi bien que les anciennes ont un droit évident à recevoir cet héritage. Plusieurs ne veulent absolument pas entendre parler d'un enseignement de l'histoire de la philo ; je crois au contraire qu'il faudrait y consacrer le meilleur de nos efforts afin d'aider les étudiants à faire face à l'intense concurrence culturelle à laquelle ils sont soumis.

La philosophie, c'est en second lieu une manière d'être. Essentiellement, elle se caractérise par son rapport à la vérité. Question complexe. Il est facile et bien tentant de soutenir tous les points de vue, de se tenir à l'écart ou en réserve, au-dessus de la mêlée.

# se vulgarise-t-elle ?

La position la plus commode et la plus logique est le scepticisme. « L'histoire, remarque Cioran, confirme le scepticisme. Et cependant elle n'est et ne vit qu'en le piétinant ; aucun événement ne surgit du doute, mais toutes les considérations sur les événements y conduisent et le justifient . . . Admettre tous les points de vue, les croyances les plus disparates, les opinions les plus contradictoires, présuppose un état général de lassitude et de stérilité ». Étonnante description de notre époque où la recherche de la vérité n'a plus de sens parce qu'il n'y a plus ni vrai ni faux. Seuls comptent les signes et les règles de fonctionnement qui permettent d'expliquer tous les points de vue et de justifier tous les comportements. Les époques de lucidité, d'explication et de syncrétisme sont des époques de décadence.

Platon croyait au contraire qu'« il faut aller au vrai de toute son âme », couper tous les liens qui nous tiennent prisonniers et chercher le soleil avec passion. Nous sommes bien loin du compte puisqu'une bonne partie de la philosophie moderne s'applique précisément à montrer que l'être humain n'est pas autre chose que ses liens. Permettez-moi de citer un peu longuement ces lignes cruelles de Cioran sur l'entrepreneur d'idées.

« Il embrasse tout et tout lui réussit ; rien dont il ne soit contemporain. Tant de vigueur dans les artifices de l'intellect, tant d'aisance à aborder tous les secteurs de l'esprit et de la mode éblouit, doit éblouir . . . Ses constructions sont magnifiques, mais sans sel : des catégories y resserrent des expériences intimes, rangées comme dans un fichier de désastres ou un catalogue d'inquiétudes . . . Le public s'en réclame ; le nihilisme de boulevard et l'amertume des badauds s'en repaissent.

« Penseur sans destin, infiniment vide et merveilleusement ample, il exploite sa pensée, la veut sur toutes les lèvres . . . N'ayant ni préférences ni préventions, ses opinions sont des accidents ; on regrette qu'il y croie ; seule intéresse la démarche de sa pensée . . .

« Fils d'une époque, il en exprime les contradictions, l'inutile foisonnement ; et, lorsqu'il s'élança à la conquérir, il y mit tant de suite et d'obstination que son succès et sa renommée égalent ceux du glaive et réhabilitent l'esprit par des moyens qui, jusqu'ici lui étaient odieux ou inconnus » (p. 244).

La vulgarisation, c'est bien autre chose que le brio, la popularité ou la capacité d'avoir raison par de savantes explications. La vulgarisation philosophique a un rapport essentiel à la vérité, elle prend en compte les vérités qui font vivre. Aider à vivre, c'est là un troisième aspect de la philosophie.

Elle le fait en pensant les réalités de son époque. Bien sûr cette démarche implique de dévoiler le côté sordide de l'existence, l'envers du décor, le dessous des comportements, l'inadéquation des institutions. On ne saurait pourtant se contenter de désenchanter la réalité. On ne peut pas faire vivre si l'on tient uniquement à des convictions négatives : la religion est un opium ou une névrose, la justice n'est qu'une justice de classe, la famille n'est qu'un instrument d'aliénation. Inutile d'allonger une litanie trop bien connue. Les convictions négatives mènent aux positions feintes, aux comportements stratégiques, à l'indignation artificielle.

Quand les valeurs sont devenues folles, au temps du dogmatisme, au temps de l'intolérance, du pharisaïsme, ou de l'esprit de système, le rôle du philosophe est d'attaquer, de critiquer, de démystifier. Quand les valeurs sont bafouées, humiliées, moquées, réduites au silence ou à l'impuissance, la dignité du philosophe est de prendre parti et de raviver la flamme.

Notre interrogation devrait être celle de Monsieur Samler dans le beau roman de Saül Bellow : « On se demandait si cette culture occidentale serait capable de survivre à une dissémination universelle . . . ou si les pires ennemis de la civilisation ne seraient pas, en fin de compte, ses intellectuels favorisés qui l'attaquaient à ses moments de plus grande faiblesse, — l'attaquaient au nom de la révolution prolétarienne, au nom de la raison, au nom de l'irrationalité, au nom des profondeurs viscérales, au nom du sexe, au nom de la liberté instantanée et parfaite . . .

« . . . Le problème, Monsieur Samler commençait à le saisir, consistait à obtenir les privilèges et les coudées franches de la barbarie sous la protection de l'ordre civilisé, des droits de la propriété, d'une organisation technologique raffinée et ainsi de suite. Oui, ça devait être ça ».

Reste à savoir si nous en sommes là. Une réponse affirmative ou même semi-affirmative indiquera une mission à la philosophie. On ne peut plus penser l'existence uniquement sous le mode négatif.

# la philosophie

Il me semble que les philosophes pourraient s'avancer sur la place publique et participer de manière responsable au débat sur les valeurs.

Jusqu'ici, j'ai essayé de dire que les idées finissent toujours par trouver leur chemin et que la philosophie se laisse donc vulgariser. J'ai ensuite rappelé certaines conditions d'une vulgarisation valable aussi bien au plan de la méthode que du contenu : dépassement des modes et des mots d'ordre, souci de maintenir une liberté qui est la condition première de l'acte de penser, adaptation sans concession à une facilité de mauvais aloi et sans trahison doctrinale, respect de la chose philosophique dans son essence qui est la recherche de la vérité et dans son histoire qui est une partie de cette essence, et enfin souci d'actualiser, après examen critique, les valeurs qui pourraient aider nos contemporains à surmonter les défis de l'existence.

### 3) Le professeur de philosophie

En tant que professeurs, notre devoir, me semble-t-il, est d'accomplir cette besogne. Nous sommes nombreux, tout près de 1 000, et nous rejoignons 100 000 étudiants par année. C'est impressionnant. Mais il faut vite en rabattre. Nous avons de nombreux handicaps à surmonter. Nous savons, par exemple, que notre crédibilité est très faible, en partie par notre faute, à cause de certaines erreurs, en partie à cause des préjugés et des mensonges dont nous sommes les victimes. C'est une pente qui sera difficile de remonter. Il faudra pourtant s'y mettre. Certains d'entre nous se résignent difficilement à n'être que des professeurs de niveau collégial. Notre clientèle nous impose des limitations très sérieuses et il est certain que la notion de vulgarisation prend tout son sens ici par rapport à cette clientèle et à ses possibilités, aussi bien en ce qui concerne le choix des thèmes que celui des textes. Notre statut d'intellectuels risque aussi de nous jouer de vilains tours. L'intellectuel, celui qui fait métier d'intelligence. C'est un beau métier, plein de risques et de dangers. Le besoin d'avoir raison, la sensibilité aux modes, la volupté de jouer avec les mots et les idées, le dilettantisme, la capacité de prouver n'importe quoi ou de démolir les thèses les mieux construites, autant de pièges qui nous empêchent « d'intelligérer », de comprendre, d'inventer, de maîtriser par l'esprit et donc de mettre à la portée de tous en grande simplicité ce qu'il serait notre responsabilité de transmettre. Le service de l'intelligence développe des habiletés et exige des qualités. Il n'y a pourtant rien d'automatique et de garanti. Par

exemple, nous ne sommes pas nécessairement plus lucides que d'autres parce que nous sommes des as de l'argumentation.

Et puis il y a nos divisions, notre diversité : idéologique, spirituelle, culturelle. Cette diversité pourrait être une richesse. Elle ne l'est pas. Les idées sont naturellement belliqueuses et il faut beaucoup de maturité pour que les différences ne tournent au conflit latent ou ouvert, dressant des barrières insurmontables. Surtout si l'on fait intervenir les allégeances syndicales ou patriotiques, ou sociales. De toute évidence, l'échange est difficile à peu près partout et l'indifférence est la solution la plus fréquente.

### 4) L'étudiant

Du côté des étudiants, la situation n'est guère plus favorable. Le cours de philosophie est la dernière chose obligatoire de nos sociétés permissives. Quel anachronisme, n'est-ce pas ? On ne manque pas de nous le rappeler. Par la force des choses, le contact avec les étudiants est très superficiel. Ce sont des nomades qui passent en coup de vent devant nous. Ils n'ont aucun sentiment d'appartenance à l'institution qu'ils fréquentent. Ils viennent accomplir un rite de passage auquel ils ne croient qu'à moitié ou pas du tout. Nous avons devant nous des jeunes gens mal préparés et peu intéressés pour la plupart aux choses de l'esprit. Ils prendront vite à leur compte les préjugés les plus tenaces à l'endroit de la philo. Nous avons en particulier deux handicaps très sérieux à surmonter. Le premier, c'est la hantise du diplôme, qui se pose aujourd'hui en termes de vie ou de mort. Le diplôme est aujourd'hui le grand moyen d'intégration à la société. Comment le refuser pour des réalités aussi vagues que ces notions philosophiques ? On sait pourtant que la mauvaise monnaie chasse la bonne et que les faux diplômes disqualifient ceux qui sont valides.

L'autre obstacle, c'est la concurrence culturelle. Est-il possible de rivaliser avec ces maîtres du verbe que sont les publicitaires et les propagandistes, les prophètes et les gourous, les as de la télévision et des loisirs de masse. Nous sommes d'autant plus nécessaires qu'ils sont puissants. Mais le combat est inégal. La vérité est austère et difficile. Il arrive que nos concurrents la déguisent et la maquillent. D'où notre erreur quand nous voulons les imiter ou combattre sur leur terrain. Une enquête, conduite par la firme Sorécom, auprès des jeunes de 16 à 20 ans, révèle que leur souci majeur c'est d'être bien dans leur peau.

# se vulgarise-t-elle ?

Objectif louable, peut-être mais la philosophie, me semble-t-il, propose autre chose sans nécessairement s'opposer à cela. Je n'insiste pas sur les détails. Vous les connaissez aussi bien que moi.

Je ne m'étonne donc pas que certains d'entre nous aient perdu foi en leur travail. Il y a de bonnes et de mauvaises raisons à cette désillusion et à ce découragement. Nous sommes pourtant capables de rendre de précieux services à la collectivité et aux individus. La démission du pouvoir spirituel est toujours une tragédie.

\*

La vérité existe ; il est possible de la trouver ou tout au moins de s'en approcher.

Le philosophe est un homme ou une femme en quête de vérité ou de sagesse. Cette préoccupation commande chez lui des attitudes et interdit certains comportements, en particulier celui de se laisser séduire par des opinions utiles, payantes ou commodes.

La recherche philosophique a permis de dégager un noyau de vérités partielles qui réussiraient sans doute à totaliser l'indicible vérité si l'esprit humain était capable de les tenir en même temps. Ce noyau constitue l'héritage de l'humanité. En apparence, il

ne sert à rien et cependant sa disparition nous ramènerait très vite au chaos et à la barbarie. Chaque génération de philosophes a pour tâche de veiller sur cet héritage, de l'actualiser, de l'enrichir à l'occasion, de le défendre en certaines circonstances.

La philosophie est donc éminemment nécessaire aux êtres humains et aux sociétés. Elle témoigne à sa façon, à côté de l'art et de la religion, que l'homme ne vit pas seulement de pain ou de jeux, de vitamines ou de techniques. En particulier la philosophie essaie de préserver, au cœur des sociétés, le sens de la vérité contre les forces de mensonge, d'inertie ou de dissolution. Elle sait aussi que la liberté est une flamme bien fragile et facile à étouffer. Parce que la liberté est la condition première de l'acte de penser, la philosophie a le souci de nourrir cette flamme et de la protéger.

Je crois enfin qu'aucune société ne peut vivre sans une croyance collective aux valeurs morales. Il est impossible de fonder ces valeurs dans l'absolu mais le philosophe peut leur donner un fondement solide, même s'il ne peut être que relatif. L'absence de ces valeurs, de ces croyances, de ces convictions et même, si l'on veut, de ces préjugés ou conventions doit être compensée par la contrainte ou par la multiplication des lois ou des contrôles.

## Samson Bêlair

Comptables agréés

Québec	Montréal	Ottawa
Toronto	Calgary	Edmonton
Vancouver	Rimouski	Trois-Rivières
Sherbrooke	Saint-Hyacinthe	Gatineau
Kitchener	Sept-Îles	Matane
Gaspé	Coaticook	Amos
Hinton		

Affiliation internationale  
Moore, Stephens & Co.